

Titres

Robert Marteau

Van Dongen, né flamand, fut un fauve. Les femmes
Le voulaient pour qu'il les peindrait et fit
Jouer. Joueur, il compromit pour de l'argent
Son pinceau. C'est ce qu'on a dit. Mais je le vois
Là dans ses œuvres plus grand que sa renommée,
Peignant avant tout la peinture avec l'audace
De ceux qui puisent à la tradition, vouent
Leur souffle aux fleurs, la main à l'éclaboussement.
Il devint un dieu et le sut, créa le vert
Comme Véronèse, explora l'antre des nymphes,
Pour les sirènes fut amoureux de la mer.
Voyez comment il peint une porte, des planches ;
Bouche, pubis, chapeau ; voyez quelle est la fougue,
Quelle est la matité de l'infini silence.

Kees van Dongen, le peintre.

(Musée d'art moderne de la Ville de Paris, mardi 17 avril 1990.)

Lentement au cours des siècles, comme un mur, je
M'imprègne de nuit et de chaux, d'humidité
Lentement, et la dessiccation commence
Aussi, simultanée, haleine qui charbonne
En nuage. Je suis l'empreinte qu'a laissée
L'algue dans un pli et l'expulsion de l'encre
Par la seiche. Des accidents de la paroi
Poreuse, je tire un autoportrait qui semble
Me ressembler. Je signe, étranger au visage
Que j'ai en vis-à-vis. Cet amas minéral,
Ce ténébreux masqué de craie, est-ce moi, n'est-ce
Pas plutôt une constellation éteinte ?
J'ai signé Musique à cause de cette muse
Qui du miroir mangé ne garde que le tain.

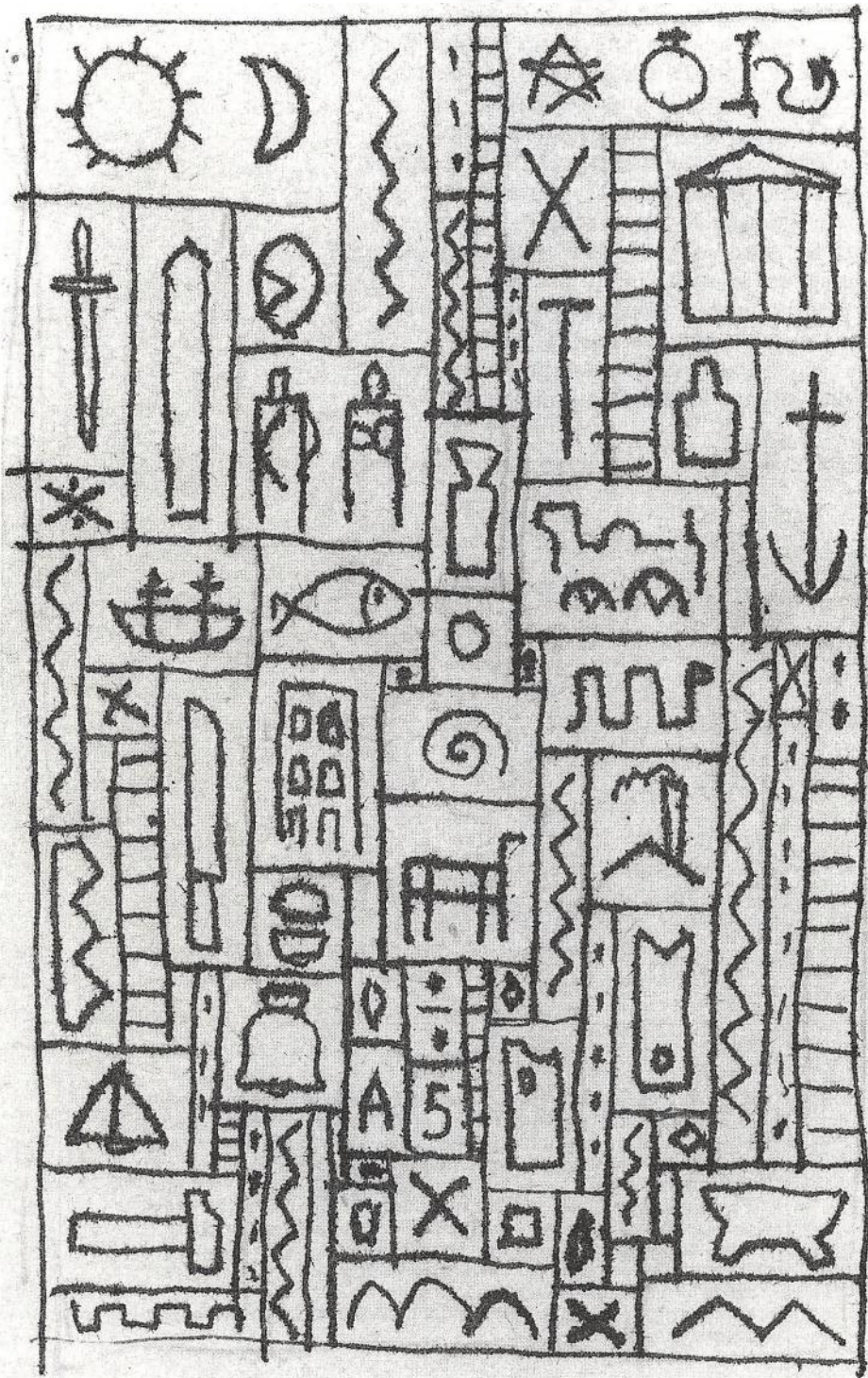
(Zoran Music, Autoportrait 1988, 0,45 x 0,38 cm, huile sur toile, dans Le visage dans l'art contemporain, musée du Luxembourg, lundi 14 mai 1990.)

Francisco de Quevedo, acerbe, il y a
Longtemps que je n'ai pas lu de vos vers. Et là
Vous êtes, vert, revisité par Pelayo,
Le peintre. En batracien et chanteur nocturne,
Tel est vu le poète actif au siècle d'or,
L'émule ennemi du Cordouan Gongora,
Ensimismado rossignol des sylves d'yeuse.
Le visage peint pour la guerre permanente
Qu'il entretenait, c'est ainsi qu'il est montré,
Meutri par les coups, enluminé par la muse,
Et comme un œuf poché couvert de confiture.
Querelle de coq aiguissait sa plume, et l'encre
Éclaboussait les jabots trop proéminents
Qu'il voyait s'enfler à la hauteur de ses yeux.

(Orlando Pelayo, portrait de Quevedo, acrylique sur toile, 1982, dans *Le visage dans l'art contemporain*, musée du Luxembourg, mardi 15 mai 1990.)

A la question : Qu'est-ce que la poésie ? (question qu'il ne se pose pas), Joaquín Torres-García répond en appelant ou rappelant à la peinture, parmi les objets familiers et les heures quotidiennes, les signes de ce qu'il nomme, à juste titre, l'art universel. Il rapatrie, par l'absolument moderne, les écritures pratiquées sur toute la terre en témoignage de la présence de l'esprit. Il n'est l'archéologue ni de notre temps ni d'autres âges : tout au contraire, il est exemplairement présent et puise dans le présent sa vertu. Rien ne lui a échappé, de l'Atlantide jusqu'aux jours qu'il vécut et pendant lesquels il œuvra. Son œil, son intelligence n'ont rien négligé de ce qui vint à la vue avec Cézanne, puis avec les muses d'Avignon, suscitant le renouvellement du poème pictural dans les miroirs que l'impressionnisme avait dénuagés par l'eau, les ciels, les fleurs et les nuages. Pour être peintre, il faut être voyant : Joaquín Torres-García reçoit le don et se met à l'ouvrage. Regarder, c'est le contraire de photographier ; voir est un voyage, et peut-être plus encore pour l'aveugle qu'enveloppe et pénètre la totalité de l'univers. Torres-García n'a qu'une voie, à vie : apprendre à regarder pour empreindre son support de ce que sa main lui dévoile. Admirable route toute signalisée d'imprévus, découvrant à chaque détour des merveilles faites de choses simples comme croix et bâtons, étoiles, poissons, serpent, rose des vents, flacons, échelles, vaisseaux, tout cela baignant dans la lumière même que le trait induit, tout cela contribuant à l'invention lumineuse de la peinture par le rapport exact des couleurs tout simplement posées là sans apparente préméditation et comme par inadvertance et fortuitement, bien qu'il n'y ait, on en est tout de suite conscient, aucun hasard qui ne soit concerté de main de maître. Alors, oui, on écoute cette peinture, ces dessins, comme musique : les yeux se recueillent d'entendre ces belles solitudes si peuplées d'enchantements faits de claudications, coups d'aile, déséquilibres légers, ex-voto. Tout paraît cloisonné, mais tout aussitôt on constate que les cloisons viennent là comme architecture, laquelle donne à chaque clairière sa clarté.

(Hommage à Torres-García [œuvres de 1928 à 1948], galerie Marwan Hoss. Jeudi 7 juin 1990.)



Il fait les femmes avec des élaboussures,
Des copeaux, des moissons et des bouquets. Il peint
Comme au mois de mai les fleurs viennent avec l'herbe.
Il écoute, un instant, aussitôt se saisit
De la couleur, et crue il la met sur la toile.
L'outrance, il la dit et la reprend à son compte ;
Pour la montrer la masque, improvise une aurore
Rose et grise où le miroir reflétait un corps ;
Vêt pour faire voir un visage. Audace et silence
Conjuguent à la vélocité du pinceau
Le geste infiniment ralenti (et l'inverse
Est vrai), induisant la même figure faite
Des secrets transgressés que la main apprivoise,
Exalte, priant, obéissante au miracle.

Kees van Dongen, le peintre.

(Musée d'art moderne de la Ville de Paris, samedi 16 juin 1990.)

Erratum

A la suite d'une navrante erreur d'inattention, j'ai écrit page 69 du numéro 53 de *Poésie*, aux lignes 3 et 14, que Louis Massignon s'était converti à l'islam. Il fallait lire qu'il s'était bien converti, mais au christianisme. Les spécialistes de Massignon auront corrigé d'eux-mêmes. Si, à la rigueur, on peut encore parler de « conversion » à l'islam, il ne peut s'agir que d'une rotation spirituelle vers la civilisation arabo-musulmane, inflexion sans laquelle substitution et compassion deviendraient inintelligibles. Il est vrai qu'on pourrait être trompé par la fameuse nuit du 25 juin 1908 durant laquelle, en dépit de l'absence cruelle de documents fiables, nous savons au moins que Massignon prie en arabe, martelant « hak » (« dette », mais envers qui ?) et que c'est au sein d'une famille musulmane qu'il (re)trouve la foi.

Francis Affergan.